



Cabinet de curiosités

L'exposition «Exotic?» se décline dans quatre salles, au Palais de Rumine.

À droite, en haut, le Nââkwéta, dit «hache ostensor», ramené de Nouvelle-Calédonie par Benjamin Delessert.

En bas, peinture sous verre représentant une «Laitière des environs de Soleure».

KEYSTONE/MCAH/MHL

L'exotisme suisse et d'ailleurs à travers une paire de jumelles

Après «Cosmos», les Musées de Rumine dévoilent leur deuxième expo commune.

Natacha Rossel

Dans une vitrine, un économe, ustensile iconique dans nos contrées. Plus loin, une statuette de Bouddha, un fossile de poisson, une météorite vieille de 4,55 milliards d'années. Qu'est-ce qui relie tous ces objets exposés au Palais de Rumine, à Lausanne? Les trois commissaires de l'exposition «Exotic?» se gardent bien de nous donner des clés de lecture dans cette première salle aux allures de cabinet de curiosités. Une question, en guise de prologue: «Pour vous, visiteurs, qu'est-ce qui est exotique?»

Après «Cosmos», les trois Musées cantonaux hébergés dans le Palais de Rumine (archéologie et histoire, géologie et zoologie) dévoilent leur nouvelle exposition commune articulée autour de cette notion complexe, porteuse d'interrogations et de polémiques. Riches de 150 pièces issues de plus de trente musées et collections suisses, l'expo règle la focale sur le XVIII^e siècle. Pourquoi le siècle des Lumières? «Parce que les images des lieux et des populations dits exotiques produites à cette époque sont toujours présentes», répond Noémie Étienne, co-commissaire. Mais alors, l'exotisme, c'est quoi? «Rien ne l'est en soi, tout est question de regard.»

C'est donc à travers une paire de jumelles, percée dans la cloison de la belle scénographie, que nous découvrons la deuxième salle - cœur scientifique du propos. Déclinée en quatre sections, elle raconte l'histoire de ces explorateurs im-

provisés partis arpenter des contrées lointaines. Les objets ethnographiques (*lire encadré*), géologiques, botaniques ou zoologiques qu'ils ont ramenés dans leurs bagages charrient eux aussi leur lot d'histoires passionnantes. Comme cet objet ramené d'Océanie par le Vaudois Benjamin Delessert, formé d'un disque fixé à un bâton de bois et décrit comme une «hache ostensor». Les Calédoniens, eux, le nomment *Nââkwéta*.

Objets controversés

«Cette pièce est en fait une métaphore de la rencontre entre la mer et la Terre, qui narre l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, souligne Noémie Étienne. La présenter comme une hache lui donne une connotation violente qu'elle n'a pas.» Et le terme d'ostensoir? «Nous l'interprétons comme une pique aux catholiques, accusés d'idolâtrie par les protestants.» Parmi cette kyrielle d'objets hétéroclites,

plusieurs pièces véhiculent des propos colonialistes, esclavagistes, racistes. Falloit-il les exposer? «Nous y avons réfléchi longuement, rapporte Noémie Étienne, puis nous avons fait le choix de les montrer, de ne pas épurer l'histoire. Un espace muséal se doit d'aborder ces questions.» Les objets controversés sont accompagnés d'une mise en contexte historique. Un exemple? Une petite statuette en bronze figure un homme à la peau

noire représenté de manière grossière et portant une lourde pendule sur son dos. À côté, la notice nous éclaire: «Le corps des personnages non blancs et leur représentation deviennent le support de discussions scientifiques autour du terme «race» [...]». Cet objet est d'autant plus intéressant que, comme le fait remarquer Noémie Étienne, il en existe un exemplaire similaire représentant un paysan suisse. Le paysan suisse est-il lui aussi exotique? Réponse dans la salle suivante.

Éclairage

«Nous devons être transparents sur nos collections ethno»

La question des restitutions d'objets extra-européens, acquis dans des conditions souvent opaques, fait débat dans les musées occidentaux. Certains, à l'image du MEG, procèdent à une «décolonisation de leurs collections». Nanti de 4000 objets ethnographiques, le MCAH n'échappe pas à ces réflexions. Le point avec son directeur, Lionel Pernet, et Claire Brizon, cocommissaire de l'expo.

Le MCAH a-t-il déjà restitué des objets?

Lionel Pernet: Nous n'avons pas reçu de demandes de restitutions, mais nous sommes bien sûr ouverts à la discussion. Pour nous, la première étape était de dresser un panorama complet, afin de déterminer si certains objets pouvaient poser problème. Il est indispen-

sable que les musées soient transparents sur leurs collections.

Claire Brizon: Nos recherches dans les archives nous donnent rarement accès à des sources mentionnant avec précisions les contextes d'acquisitions. Néanmoins quand elles existent, elles nous apprennent que les objets du MCAH n'ont pas été volés ou acquis dans des conditions violentes, mais qu'ils ont surtout été achetés.

Comment ont-ils été acquis?

C.B.: Ces objets ont été probablement achetés sur des marchés ou, pour les objets d'Océanie, via des échanges formels.

L.P.: Les collections du MCAH sont composées d'objets ramenés par des missionnaires, des militaires ou des diplomates qui avaient un lien avec le can-

ton de Vaud. La Suisse n'ayant pas administré de colonies, nous n'avons pas de pièces issues de temples pillés, de villages brûlés, etc.

C.B.: Ce type de pièces sont arrivées en Suisse plus tard, via le marché de l'art.

Comment valoriser les collections ethno du MCAH?

C.B.: La notion d'«objet ambassadeur» prend de l'importance. Par exemple, les Kanaks ont fait l'inventaire de pièces dispersées et souhaitent qu'elles soient exposées pour présenter leur culture partout dans le monde.

L.P.: Les objets du MCAH ont un double intérêt: ethnographique, mais aussi historique puisqu'ils racontent l'histoire des Vaudois qui les ont acquis. Cela dit, ils représentent une toute petite partie de nos collections. N.R.

La Suisse, une Arcadie

Renversement de point de vue dans ce troisième espace. Oui, la Suisse des Lumières est exotique. «La population des villes commence à s'intéresser aux montagnes, explique Étienne Wissmer, co-commissaire. La Suisse devient alors une Arcadie, notamment à travers la peinture.» Aux cimaises, une toile de Franz Niklaus König, «Le Staubach dans la vallée de Lauterbrunnen», symbolise parfaitement cette image d'Épinal. Quant à l'imagerie idéalisée du paysan, elle se déploie dans le papier peint de Pierre-Antoine Mongin, «La Petite Helvétie».

Le dernier espace invite à la respiration. Assis sur des coussins, dans une installation de l'artiste Marie van Berchem. Avant de revenir sur nos pas et de revoir les objets de la toute première salle. Notre regard a-t-il changé?

Lausanne, Palais de Rumine
Jusqu'au 28 fév. 2021

www.palaisderumine.ch